

VERS LA RENCONTRE INTERPRÉTATIVE

[Rajah Sharara](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2012/2 Vol. 76 | pages 477 à 486

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130593911

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2012-2-page-477.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Vers la rencontre interprétative

Rajah SHARARA

Le jeu dans la cure chez l'enfant est un outil formidable où se déploient tous les fantasmes et les rêves. Les jeux, de même que les dessins, la pâte à modeler, ou les constructions sont des vecteurs symboliques et, comme le dit L. Barbey-Caussé (1996) quand elle se réfère « au dessin transférentiel », l'enfant entre dans son « faire à soi », dans sa capacité de créativité qui lui permettra, c'est là un des enjeux de la cure, de se connecter avec son *self* créatif. Petit patient et analyste entrent ensemble dans l'intériorité de ce qui se passe en séance. La « feuille-thérapeute », la « feuille-cadre », devient un support contenant. Elle permet à l'enfant d'accéder par la réflexivité à la construction narcissisante d'un bon miroir interne qui reçoit, aussi, l'expression fantasmée de ses investissements libidinaux, dans toute leur figuration conflictuelle.

Dans l'ici-et-maintenant des séances, nous voyons se déployer l'élaboration des représentations et les reconstructions, qu'elles soient identitaires narcissiques et/ou inscrites dans le pulsionnel sexuel, émergences des ressentis primaires. Je tenterai d'aborder par quelles modalités s'effectue ce tissage dans une inscription psychique en lien avec le corps, la sensorialité, la motricité, les vécus corporels éprouvés et leurs vibrations émotionnelles ?

JEAN OU « LA MÉTAPHORE DU CHAOS » : « JE SUIS DANS LA LUNE »

Jean a huit ans au début de sa psychothérapie, qui durera deux ans et demi ; il sortira de son silence comme l'ermite du désert.

Au cours du premier entretien, Jean me dit devant son père : « Je n'arrive pas à me concentrer, c'est ce qu'on appelle, c'est ce que vous, les adultes, vous appelez "être dans la lune", c'est tout à fait ça ! » Il me dira encore : « Je reproche à ma mère d'être trop sévère pour l'école et de rentrer trop tard le soir après son travail. Mon père, quand il rentre, il s'enferme dans son bureau et joue un instrument de musique. J'aimerais passer plus de temps avec mon père. »

Au début de sa psychothérapie, Jean avait le visage fermé, sombre, absent, le « regard plongé dans ses chaussures ». Il refusera toute remarque ou interprétation de ma part – je suis identifiée à une mère intrusive – il est dépressif, il n'a pas de copains, il joue peu. Sa dépression primaire a fait le lit de son inhibition et de ses difficultés d'apprentissage. Inhibition, inertie, passivité, fragilité narcissique ont traversé ses premières années. Michel de M'Uzan parlerait d'un « psychisme en jachère » (2003).

Winnicott a évoqué le fait que : « l'enfant commence dans les premiers mois à épilucher la laine et à l'utiliser pour la "partie caresse" » (1951, p. 11). Il rajoute en anglais, qu'il existe aussi une expression idiomatique : « *wool gathering* » « être dans la lune », mot à mot « ramasser, rassembler de la laine ». Cela signifie peut-être qu'on se situe dans une zone « transitionnelle ou intermédiaire ». On peut penser que l'objet transitionnel est peut-être une défense contre l'angoisse et plus particulièrement contre l'angoisse dépressive. Jean nous dit bien : « Je suis dans la lune », il est dépressif. Il passe la plupart de son temps seul dans sa chambre, quelquefois il joue avec son frère. « *Wool gathering* », nous fait penser à une dispersion de la toison du mouton, à « l'expulsion des pensées émotionnelles » dont il ne veut, à aucun prix, l'intégration. L'interprétation est impossible, ce n'est que dans un deuxième temps qu'un espace de transitionnalité lui permettra de l'intégrer.

Construction d'un espace psychique

Lorsque Jean esquisse ses premiers dessins, il est dans une absence à lui-même, il n'a pas de « pâte psychique », pas de « pâte corporelle », il n'est pas dans sa « chair psychique ». Si des personnages apparaissent, ils n'en ont que le nom (donné par nous) : ce sont des sortes d'êtres « schématiques », griffonnés dans une forme graphique « abstraite », désaffectivée, la même retracée, comme non questionnée, quelques traits stéréotypés qui s'entrecroisent « à la va-vite », sans investissement, sans corps, sans chair, sans visage et bien sûr sans mimiques. La présence de la couleur, le rouge et le noir, signe néanmoins la présence sous-jacente de l'émotionnel « cadencé ». Ces sortes

de « signes-personnages », inhabités, sont comme jetés sur la feuille. Ils font partie d'un paysage de destruction et de désolation, ils sont morts. N'oublions pas que dans le déploiement du narcissisme, la libido investit le moi comme image unifiée du corps.

Dans ses dessins aussi apparaît une activité anale très importante : outre ses attaques sadiques évoquées, apparaissent les thèmes d'une relation sexuelle homosexuelle passive au père. C'est un père qui pénètre. En raison de cette mère intrusive, effractante, c'est une baleine ou une forme archaïque qui dévore et tue, il m'apparaît préférable de rester silencieuse.

L'analité et le *holding* du regard avec « la feuille-thérapeute »

Jean commence par dessiner au crayon et au feutre noir. La couleur n'apparaîtra que dans un deuxième temps, progressivement, jaune et rouge. Ses dessins sont marqués par l'analité. Il est dans la maîtrise, il empêche toute pensée, tout rêve ou association avec ses dessins. Il ne pourra dire que « je ne sais pas ». L'analité et son « corollaire » : la maîtrise. Jean la vérifie constamment en imposant un silence total à sa thérapeute : c'est à ce prix qu'il peut s'armer contre ses vécus primaires de bébé qui s'est senti comme très intrusé. Dans l'intensité reconvoquée de la séance, ce bébé exige une « mère-thérapeute » complètement « ajustée », en l'occurrence ajustée à sa quête de silence, c'est en effet ainsi qu'il peut doublement la maîtriser : non seulement qu'elle lui obéisse mais en plus qu'elle se taise. Pour autant, Jean vérifie aussi sans cesse qu'il est bien sous son regard permanent. Le *holding* du regard est alors essentiel, construction intrapsychique première, appui identitaire du narcissisme primaire. Le contre-transfert authentiquement présent est fondamental. En tant que thérapeute, nous nous trouvons convoquée dans des sensations d'« essentiel-existential ».

L'espace de transitionnalité, prémisses interprétatives

À cette époque, la « feuille-thérapeute » fonctionne aussi intrapsychiquement comme un cadre, un cadre de miroir réfléchissant, investissant (autrement dit « aimant ») et renvoie à l'intrapsychique de l'*infans*, à la capacité de contenance pare-excitante, très organisatrice d'un narcissisme apaisé. Si Jean peut sortir de « sa lune » protectrice, c'est en ayant acquis la conviction préconsciente que l'espace intrapsychique, cet espace de transitionnalité qu'est l'espace de la séance est un lieu suffisamment fiable pour que la figuration puisse

advenir. À l'intérieur de lui, Jean ressent que cette « feuille-thérapeute » qui lui est proposée, est suffisamment « solide » pour recevoir tous les impacts de ses bombardements. L'action pare-excitante de l'« enveloppe-thérapeute » permet l'accès à l'expression du fantasme qui occupe Jean tout entier. En effet, il couvre littéralement la feuille de traits noirs : embrouillaminis de forces de destructivité et d'« émotions-sensations », de désolation. Son monde fantasmatique interne se déploie et advient à la figuration « intrapsychique » de la séance, à travers ses productions projetées sur la feuille : des villes grises, au ciel bas, noir, menaçant. Ses dessins évoquent la Seconde Guerre mondiale, les bombardements, les armes, les avions qui prennent feu, des alliés, des espions qui meurent. Ils sont surchargés d'horreurs et d'angoisses évacuées. Ses productions sont une forme de décharge motrice et émotionnelle. Au milieu de toute cette dépression et destructivité, les mains de Jean « se collent » à la feuille comme pour y trouver appui, pour l'épouser au plus près : une quête de « peau à peau ». Le regard se pose, son corps se détend. Jean fait enfin corps, avec son « moi-corporel » qui peut s'emparer de cet espace de lui-même possiblement ressenti et figuré. Tout se passe comme si, après avoir trouvé, à l'intérieur de ses propres éprouvés, le support inconditionnel de sa thérapeute, Jean pouvait se risquer à faire éclater, exprimer ses bombardements intrapsychiques. Mais, comme nous l'avons souligné, ces mouvements internes, dont les dessins sont la partie visible de l'iceberg, sont contenus dans la « feuille-thérapeute » (ce qui signifie, dans l'intrapsychique transférentiel-contre-transférentiel de la séance), et digérés par la capacité de rêverie de sa thérapeute, travail au long cours du préconscient de la thérapeute très occupée elle-aussi à « digérer » les impacts du « bébé Jean ». Pour que les dessins adviennent, il a fallu que tout un espace thérapeutique suffisamment fiable se construise à l'intérieur des séances. Cet espace permet à Jean d'entrer dans la transitionnalité du dessin et de la figuration en projetant au-dehors sur la feuille, son propre dedans.

Puis Jean dessine une lune blanche désaffectivée, bordée de noir, et vide, de blanc à l'intérieur... Un jour, la « lune » se remplit, elle devient jaune, la mère « chaude et tendre » apparaît : comme si antérieurement, Jean portait intrapsychiquement un œil cyclopéen vide, celui de sa mère absente à l'intérieur de lui. Une introjection de sa thérapeute en bon objet lui permet de réanimer ses objets internes.

Dès la première année de thérapie, il me dira même qu'il pensera à moi pendant les vacances, que je vais lui manquer, peut-être m'enverra-t-il une carte postale ? Le mouvement psychique change et nous pensons au « *fort da* » dont parle Freud (1920, p. 52-53), « présence-absence » de l'objet. Je suis étonnée de l'entendre parler ainsi, lui qui ne peut rien dire ou au plus

« Je ne sais pas ». Dans le transfert, l'objet a survécu. Winnicott dit : « l'enfant qui a le bonheur d'avoir une mère qui survit, une mère qui reconnaît un geste de don quand on le fait, est maintenant en mesure de faire quelque chose à propos de ce vide, le vide dans le sein, ou dans le corps [...] ; c'est là qu'interviennent la réparation et la restauration » (1954-1955, p. 158). Jean n'a plus besoin d'avoir ce sein toujours plein (Klein, 1923, p. 190-208), quitte à ce qu'il soit plein de haine, au risque de s'effondrer, le sein peut-être vide sans être source de vide, de perte ou de séparation. Le travail de figurabilité, qui transparait au travers des dessins de Jean, montre qu'il est bien sorti « de la lune ». Jean peut prendre appui sur la contenance de la « feuille-thérapeute ». Il peut accéder à ses images inconscientes de destruction, de noirceur, de dépression, contre lesquelles son absence à lui-même le défendait. Le contre-transfert sur fond de rêverie maternelle et la réceptivité à la figuration par les dessins, de la détresse de Jean, qui l'accompagnent y compris dans ces longs silences imposés, ont suscité la permanence de l'écoute silencieuse contre une mère interne non adéquate. Une mutation dans le fonctionnement psychique de Jean a pu se faire, grâce à un espace de sensibilité partagée et mutative.

La pâte à modeler

Jean s'empare de la pâte à modeler pour insuffler de la figuration à ses profonds ressentis internes. Il en fait plus tard un tel mélange de couleurs qu'elle devient grise, noire, de couleur difficile à définir, comme ses éprouvés de lui-même qui se sent « dans la lune ».

La prise en main de la pâte à modeler par cet enfant en retrait signe quelque chose comme la véritable reviviscence de son premier « moi », le « moi corporel-sensoriel » : « Le moi, dit Freud, est avant tout un "moi corporel", issu de sensations corporelles » (1923, p. 238).

C'est alors que Jean fait un énorme volcan qui peut se réveiller à tout moment et tout détruire sur son passage. Il me donne maintenant vraiment à voir et à ressentir ce qu'il peut vivre. Il se réanime au fil du temps, il sort de son inhibition. Mais son moi reste encore fragile, ses bons objets ne sont pas encore suffisamment ancrés. Les objets se construisent dedans, en figurabilité intrapsychique. Ils s'ancrent dans des figurations internes, porteuses du ressenti profond de l'*infans* en contact avec les messages qu'il a reçus « intrapsychiquement, corporellement ». Pendant tout ce temps, il a constamment besoin de *voir* si je suis bien présente à lui, le soutenant de mon regard, sans qu'il n'ait à parler. En réponse, je le soutiens de mon regard, sorte de pré-interprétation.

Ceci m'évoque la construction intrapsychique du miroir identitaire, processus fondateur narcissique, où l'*infans* ne peut se « voir » que s'il peut halluciner le regard maternel primaire enveloppant et pare-excitant le regardant intérieurement. Guy Lavallée (1999, p. 5-14) parle « *de continuum hallucinatoire mère-bébé* ». Véritable prérequis thérapeutique sur lequel l'interprétation pourra par la suite s'étayer.

Survivre à cette attaque

Jean va se laisser aller à chercher son expérience sensorielle et créative, à partir de cet informe, de ce « moi-corporel-sensoriel » et de cette défense contre l'archaïque.

Avec l'introduction de la pâte à modeler, les objets et les animaux qu'il crée vont lui permettre de constituer des représentations, comme le sculpteur à l'œuvre. Un mouvement essentiel émerge, il attaque dans un corps-à-corps, le ventre de la « mère-thérapeute », afin de se dégager de ce sentiment de détresse, de cet *Hilflosigkeit*, de ce chaos dans lequel il se trouve. Jean attaque énergiquement au crayon qu'il prendra soin de tailler, avec la pointe du stylo, la paire de ciseaux, le corps des animaux, les maisons qu'il construit et détruit dans un même temps. Il crée une brèche ouverte dans le ventre du volcan. Cette attaque du ventre de la « mère-thérapeute » est véritablement mutative, fruit de tout le travail antérieur. Tout le mouvement thérapeutique repose sur le fait que les attaques puissent être dirigées directement, transférentiellement et en vérifiant que « l'objet-mère-thérapeute » peut recevoir les attaques, sans être détruit.

Tout trauma réside de ce défaut de pare-excitant, résultant d'une atteinte d'enveloppe pare-excitant primaire. Il a fallu beaucoup de temps à Jean avant qu'une partie des effets du traumatisme soient représentables, figurables, donc symbolisables. Des « zones psychiques mortes » (Abraham et Torok, 1987, p. 295-317) ont surgi dans le trauma et demeurent réellement non symbolisables. Or, grâce à l'objet de transfert, Jean peut commencer à mettre des mots. Il me dira avant les vacances de Pâques « qu'ici il peut être tranquille, car il sait que je le protégerai ». De qui ou de quoi ? De ses mouvements de destructivité auxquels sa thérapeute et lui-même ont survécu ?

Par moment, mes propres sentiments négatifs, de désarroi, tels des éléments β (Bion, 1979) vont se transformer en éléments α que je pourrai lui transmettre. Cette partie qu'il a déposée en moi, je la pense en moi-même, car si elle n'est pas pensée, elle peut être un envahissement, Jean ne me transmettait que de la destructivité. Il ose sa figuration terrible parce qu'il vérifie au long cours des séances ma présence, ma non-intrusion, ma présence inconditionnelle, et il

ressent, à un niveau infraverbal, tout le travail de créativité de cette pensée de transformation. Il a fallu aussi que l'objet survive pour ne pas être détruit par sa propre destructivité.

Le chaos, la « chôra »¹

La chôra, selon Platon, « [...] est une entité vide qu'on ne peut saisir qu'*in absentia*, milieu primitif où s'ébauchent les images des formes que l'on retrouve dans le monde sensible. C'est une matière brute, elle est une réunion d'éléments ». Cette temporalité de l'informe et de la forme deviendra une dialectique entre le sensoriel, la perception et l'ouverture.

Le fait, en début de séance, de n'avoir aucune idée, en le laissant vivre le rien, en le supportant, et en l'étayant, a permis que se fasse cette première rencontre originaire de la mère et de son enfant qui ne s'est pas faite. Jean a pu alors supporter son propre silence intérieur. Son silence s'est peuplé de rêveries, il n'était plus dans le chaos, mais comme dans la chôra, ses pensées, ses rêveries ont pris forme par le support de la pâte à modeler. Son silence nous fait évoquer des rêveries qui seraient comme un rêve, où son activité de penser traduirait un contenu latent et manifeste. Rêve, « rêverie », que César Botella (2006) tente « d'élargir à la notion de travail de figurabilité, dont la rêverie ne serait qu'une des formes possibles ». Nous ajouterons que d'être au plus proche du psychisme de Jean, afin de mieux sentir ses émotions, re-rêver son rêve pour mieux le comprendre dans le processus de la séance, lui a permis d'être dans une activité intersubjective.

Le « Je ne sais pas » revenait de manière récurrente, comme s'il n'avait pas assez de mots. Mais il a su trouver avec sa thérapeute les mots porteurs de ses ressentis et de sa capacité émotionnelle. Il donnait l'impression d'être passé des « paroles choses » qui attaquent et qui n'ont pas bénéficié d'une élaboration de la pensée aux « paroles symboles » (représentations de mots), c'est-à-dire avec cette capacité de faire un travail de symbolisation.

DU SILENCE MATERNEL AU VISAGE DE LA MÈRE

En opposition au silence maternel, être dans l'observation et l'attente, associées au regard qui parle, façon d'écouter et d'entendre le contenu de son

1. Matei J.-F. (1996), *Platon et le miroir du mythe*, Paris, PUF.

silence, a permis à Jean de se mettre à dessiner un ciel bleu, une autre manière de regarder, de découvrir aujourd'hui le visage de sa mère (Winnicott, 1951, p. 156).

Ses parents, très silencieux, vont eux aussi changer, particulièrement sa mère qui reconnaît n'avoir pas su s'occuper de son enfant et s'être sentie incapable d'être mère lors des premiers soins. Le père de Jean nous dira son propre désarroi.

Plus tard, Jean me dira : « Vous savez, avant j'étais tout le temps dans la lune, là-haut, très loin, j'étais très loin, aujourd'hui, je suis sur terre, et je me sens drôlement mieux ici, avec les autres et je ne veux plus retourner sur la lune... » « Être dans la lune », c'est comme être à l'intérieur d'une mère sans visage. Jean, porté par le transfert, a pu utiliser cet espace de créativité pour s'épanouir. Cette élaboration silencieuse a pu se faire dans l'après-coup par sa thérapeute. C'est ainsi que Jean accède à la « capacité d'être seul » dans sa thérapie, il n'a plus besoin d'être sous le regard « maternel ». Tout le travail effectué avec lui apparaît au contraire sous-tendu par le fait qu'il s'inscrit dans la permanence, en construction interne, de mon regard l'enveloppant et le calmant. Plus tard, Jean accédera à cette « capacité d'être seul » en fin de thérapie, quand il me quittera et me dit qu'il me gardera toujours dans ses pensées et lorsqu'il ne se retournera pas alors qu'il s'éloigne, mon regard est installé en lui, en bon objet interne. Mon regard soutenant et bienveillant a permis à Jean d'exister dans son propre regard interne (Winnicott, 1951, p. 155). Il pourra ensuite évoquer, devant son père, son vécu émotionnel et corporel.

Nous avons souligné tout au long du texte, au-delà de la reconstruction de l'identité narcissique de Jean, la tâche thérapeutique qui s'était imposée dans cette configuration. Cette reconstruction s'accompagnera ensuite d'une valence œdipienne, mieux étayée sur ses mouvements identificatoires à la figure paternelle. Jean l'abordera vaillamment ! C'est ainsi qu'au cours d'un entretien, il se montrera dans une identité sexuée devant son père et donc dans une scène à trois : en ma présence ! Jean s'est saisi de cette rencontre, d'une modification nécessaire du cadre, pour signifier ses mots, son rythme, pour tenir sa place. Son identité sexuée assumée est solidaire de son épaisseur psychique.

LA SALLE D'ATTENTE-ESPACE PSYCHIQUE POUR LE PÈRE

Son père dira, lors d'un entretien, « que le fait d'avoir accompagné et attendu son fils en salle d'attente, lui a permis de cheminer dans sa tête

et de mieux comprendre son fils ». Jean est parti tranquillement, c'est un préadolescent prêt à vivre d'autres expériences. Une complicité père-fils existe maintenant. Il ajoutera avant de partir : « Pour vous oublier, il faudrait cette fois-ci que mes pensées volent très loin, plus haut que les étoiles, plus haut que la lune et le soleil, encore plus haut et très loin, alors je pourrais peut-être vous oublier ou me souvenir qu'un jour je suis venu vous voir, je vous remercie. » Belle métaphore du renoncement à la mère œdipienne, qui demeure toujours là dans le fond des pensées, mais qui n'est plus sur le devant de la scène !

CONCLUSION

Au terme de cette réflexion sur l'interprétation en thérapie analytique avec l'enfant, j'ai souhaité présenter un exemple assez limite d'une écoute et d'un travail analytique à travers la thérapie d'un enfant présentant une problématique narcissique très importante. Il m'est apparu que c'est ma capacité de silence et de rêverie, vécue et conçue comme modalité interprétative, qui a permis à Jean de se sentir mieux et d'élaborer, dans un deuxième temps, sa problématique œdipienne.

C'est ainsi que le processus thérapeutique a trouvé son développement dans une musique à trois temps : le *holding* par le regard soutenant, comme miroir, la *fonction contenante*, dans le processus d'élaboration, supports de projections et d'identification, ont permis à Jean d'accéder à sa propre perlaboration et à sa reconstruction narcissique identitaire. Puis, dans un troisième temps, Jean a pu exprimer son identité sexuée et la conflictualisation de sa problématique œdipienne. Dans ces situations limites, le dessin et la pâte à modeler peuvent constituer des moyens de déployer un monde fantasmatique, permettant de sortir de l'inhibition et de la dépression paralysant les pensées. La sensorialité, la motricité, le corps auront alors une place fondamentale dans le tissage des pensées et des éprouvés corporels. Auparavant, il était « dans la lune ». La permanence de « l'enveloppe-thérapeute », du pare-excitation ont donné forme à sa « pâte psychique » et à sa « pâte corporelle ».

Rajah Sharara
137, rue de Tolbiac
75013 Paris
rajah.sharara@gmail.com

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abraham N., Torok M. (1987), L'Objet perdu-Moi. Notations sur l'identification endo-cryptique, *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Champs/Flammarion, p. 295-317.
- Barbey-Causse L. (1996), Perspectives métapsychologiques sur le dessin transférentiel chez l'enfant, in Anzieu, Barbey *et al.*, *Le Travail du dessin en psychothérapie de l'enfant*, Paris, Dunod, p. 161-223.
- Bion W.R. (1979), *Aux sources de l'expérience*, Paris, Payot.
- Botella C. *et coll.* (2006), *Débats sans frontières de la Société psychanalytique de Paris*.
- Freud S. (1920), Au-delà du principe de plaisir, tr. fr. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1981, p. 52-53.
- (1923), Le Moi et le Ça, tr. fr. J. Laplanche, *Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1981, p. 238.
- Klein M. (1923), Le rôle des premières situations anxieuses dans la formation du Moi, *Psychanalyse des enfants*, tr. fr. Alix Strachey, Paris, PUF, 1990, p. 190-208.
- Lavallée G. (1999), De la nécessité d'un miroir et d'un écran psychique, *L'Enveloppe visuelle du moi*, Paris, Dunod, p. 5-14.
- Matei J.-F. (1996), *Platon et le miroir du mythe*, Paris, PUF.
- M^Uzan M. de (2003), De l'informe avant toute chose, *Penser/Rêver, L'Informe*, Éditions Mercure de France, n° 4, p. 4.
- Safranski R. (1996), *Heidegger et son temps*, Paris, Grasset, p. 55.
- Winnicott D.W. (1951), Objets transitionnels et phénomènes transitionnels, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969 et in *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, 1975, p. 11.
- (1954-1955), La position dépressive dans le développement affectif normal, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 158.